



parution en librairie **3 octobre 2019**

livre cartonné avec jaquette, fils de couture apparents

100 photographies et documents en couleurs

165 x 225 mm • 224 pages • **25 €**

ISBN : 978-2-35428-150-2

ouvrage publié avec le soutien de la Drac Grand Est, de la Ville de Metz, des Conseils départementaux de la Meurthe-et-Moselle et des Vosges et de l'association MOI

Pierre Daum, journaliste, effectue des grands reportages pour *Le Monde diplomatique*. Son premier livre, *Immigrés de force* (Actes Sud, 2009), a révélé l'histoire des « travailleurs indochinois » de la seconde guerre mondiale. Il a aussi publié : *Ni valise ni cercueil, les Pieds-Noirs restés en Algérie après l'indépendance*, Actes Sud, 2012 et *Le Dernier tabou, les « harkis » restés en Algérie après l'indépendance*, Actes Sud, 2015.

Ysé Tran, cinéaste, sur les Indochinois en Lorraine elle est l'auteure d'un documentaire *Une histoire oubliée*, 2017 et d'une exposition « Albums de familles lorraines » au Franc Lorraine en 2017-2018. Elle est co-éditrice avec Raymond Bellour des *Œuvres complètes* d'Henri Michaux (Pléiade).

PIERRE DAUM ET YSÉ TRAN

L'EMPIRE, L'USINE ET L'AMOUR

« TRAVAILLEURS INDOCHINOIS » EN FRANCE
ET EN LORRAINE (1939-2019)

IMAGES, RÉCITS, ANALYSES

PIERRE DAUM, YSÉ TRAN

GILLES MANCERON (HISTORIEN)

DOMINIQUE ROLLAND (ETHNOLOGUE)

L'ouvrage conçu par le journaliste Pierre Daum et la cinéaste Ysé Tran, avec les contributions de l'historien Gilles Manceron et de l'ethnologue Dominique Rolland, repose sur une enquête menée depuis plusieurs années sur l'histoire encore trop mal connue de ces « travailleurs indochinois » enrôlés de force par l'État colonial français. Trois aspects sont rappelés dans le titre : *empire* colonial, monde de *l'usine* et découverte de *l'amour* avec une femme française.

L'histoire de l'immigration en France reste un sujet d'étude relativement récent. En Lorraine, les recherches menées sur le monde ouvrier ont montré l'importance des Italiens, des Polonais, des Espagnols, des Portugais et des Maghrébins dans l'histoire économique, sociale et culturelle de ce territoire. L'immigration « indochinoise », elle, est restée inconnue.

C'est cette lacune que cet ouvrage vient combler. L'histoire de ces « travailleurs indochinois » commence en 1939 avec l'arrivée à Marseille de 20 000 d'entre eux, leur placement dans des camps à travers la France, et leur travail forcé dans des entreprises relevant d'abord de la Défense nationale, puis dans divers secteurs de l'économie : agriculture, forestage, routes, assèchement de marais, industrie chimique, etc. À la Libération, plus d'un millier d'entre eux fut envoyé en Lorraine (sidérurgie, bâtiment, textile). Dans le même temps, une guerre de libération du joug colonial était menée en Indochine à laquelle ces hommes prirent part en métropole – organisations de manifestations, meetings, distribution de tracts, accueil de Ho Chi Minh à l'été 1946. De 1948 à 1953, la plupart sont rapatriés au Vietnam mais quelque 3 000 décident de rester en France, dont une partie en Lorraine, et fondent un foyer.

Ce livre suit le destin de ces familles jusqu'à nos jours à travers témoignages et archives, publiques et privées. Une riche iconographie de photos et documents, pour la plupart inédite, permet enfin de voir cette page d'histoire coloniale longtemps occultée.

L'EMPIRE, L'USINE ET L'AMOUR > SOMMAIRE

Pierre Daum et Ysé Tran

Avant-propos

Gilles Manceron

Les « travailleurs indochinois » en France de 1939 à 1952

Un cas unique d'exportation en métropole de la situation coloniale

Photographies

« Travailleurs indochinois », camps et travaux, 1939-1950

Pierre Daum

Aperçu de la situation économique et migratoire en Lorraine dans l'immédiat après-guerre, au moment de l'arrivée des « travailleurs indochinois »

Pierre Daum

La vie de Phan Dinh Xa et de ses amis Tran Van Kiem et Vu Van Suong

Veuves de « travailleurs indochinois » (récits de femmes lorraines)

Catherine Mai Nhu

Marie-Louise Nguyen

Lina Vu Van

Photographies

Familles lorraines

Dominique Rolland

Amours « mixtes » franco-vietnamiennes en situation coloniale

Ysé Tran

Intimes étrangers

« Travailleurs indochinois » cités (mini biographies établies par Ysé Tran)

Chronologie

Incitations documentaires

Ce livre constitue le troisième volet d'un travail de défrichage mené par Pierre Daum et Ysé Tran depuis 2014. Ce travail a abouti à la réalisation par Ysé Tran d'un film documentaire de 52 minutes, co-écrit avec Pierre Daum, *Une histoire oubliée* (2017). Une exposition d'Ysé Tran intitulée « Albums de familles lorraines » a été présentée de juin 2017 à janvier 2018 au Frac Lorraine (Fonds régional d'art contemporain) de Metz.

L'EMPIRE, L'USINE ET L'AMOUR > EXTRAITS DU LIVRE

LES « TRAVAILLEURS INDOCHINOIS » EN FRANCE DE 1939 À 1952 UN CAS UNIQUE D'EXPORTATION EN MÉTROPOLE DE LA SITUATION COLONIALE

Selon le terme employé dans la dénomination du service qui s'est occupé d'eux (Main-d'œuvre indigène – MOI), ils étaient considérés comme des *indigènes*, c'est-à-dire pensés comme issus d'une race inférieure et à qui, dès lors, il n'était pas illégitime de ne pas accorder les mêmes droits que les Français. On leur a ainsi infligé sur le sol métropolitain le statut inférieur découlant de l'idéologie coloniale qui avait présidé à leur recrutement et qui, dans un contexte de pénurie, a conduit à des discriminations poussées à leur paroxysme. C'est la III^e République qui a recruté ces hommes, mais c'est la France de Vichy, influencée par les idéologies en vogue des fascismes européens, qui a tiré avantage de leur présence et de leur désarroi. La diffusion des idées nationalistes et raciales dans la société française depuis le début du xx^e siècle, portées par un ensemble de journaux et groupes d'extrême droite, a facilité l'importation en son sein d'une gestion coloniale de cette catégorie de travailleurs. [...] Après la défaite de juin 1940, le service de la MOI chercha à placer ses internés indochinois dans toutes les entreprises publiques ou privées en pénurie de main-d'œuvre. Un contrat était alors signé entre la MOI et l'entreprise. Cette dernière versait à la MOI – c'est-à-dire à l'État – une somme calculée en fonction du nombre d'hommes et de la durée de leur « location ». Exemptée de diverses charges sociales, et bénéficiant de tarifs horaires très avantageux, cette main-d'œuvre coûtait à l'employeur au moins 30 % de moins que leurs employés français. Or, pendant toutes ces années, la MOI n'a jamais reversé le moindre salaire aux ONS vietnamiens. Ceux-ci

recevaient une prime journalière, doublée d'un pécule versé sur un compte d'épargne, mais dont l'ensemble n'a jamais représenté plus d'un dixième du salaire d'un ONS français de l'époque. Entre 1940 et 1945, des entreprises françaises qui existent encore aujourd'hui ont profité de l'aubaine. Parmi elles : Péchiney à Salin-de-Giraud (Bouches-du-Rhône, Camargue) devenu le Groupe Salins; Francolor à Saint-Clair-du-Rhône (Isère), devenu Stahl Industrial Colorants SAS; Kuhlmann à Oissel (Seine-Maritime), devenu Crompton and Knowles France; la poudrière nationale de Bergerac (Dordogne), devenue Société nationale des poudres et explosifs (SNPE), qui a fusionné en 2004 au sein de Eurenco; Berliet à Villeurbanne (Rhône), devenu Renault Trucks après sa fusion avec la Somua, etc. [...]

En 1941, face à la pénurie alimentaire qui menaçait la France, des fonctionnaires de Vichy eurent l'idée d'utiliser ces hommes pour tenter de relancer la riziculture en Camargue. Depuis un siècle, plusieurs essais avaient été menés par les agriculteurs locaux, sans jamais être concluants. Quelque 500 TI ont alors été prêtés par la MOI à une quinzaine de propriétaires camarguais, avec pour mission de débroussailler et aplanir les parcelles, planter, repiquer et moissonner. La première récolte, en septembre 1942, est un franc succès. Les ouvriers vietnamiens poursuivront leur travail encore trois années, avec d'autant plus de zèle qu'ils avaient le droit d'en prélever une partie pour assurer leur propre subsistance.

Gilles Manceron



Extrait du livret individuel de Tran Van Kiem, édité le 3 janvier 1947. Au dos de ce document, il est indiqué que ce « travailleur indigène encadré » relève du service de la Main-d'œuvre indigène (MOI). Il est aussi précisé qu'« il est interdit d'embaucher, à titre individuel, les porteurs du présent document ». Dans les faits, aucun salaire ne peut être remis directement par l'employeur à l'ouvrier. C'est la MOI (devenue DTI en 1945) qui perçoit les rémunérations.



Marseille, janvier 1940, groupe de travailleurs indochinois.

Au centre avec un genou à terre et sa couverture sur l'épaule, **Tran Van Kiem**. Il est arrivé en décembre 1939 à Marseille. La majeure partie de ses effets, dont les couvertures, lui a été remise avant son départ d'Indochine en octobre 1939. La photo est peut-être prise avant le départ de sa compagnie pour la poudrerie de Sorgues, à la mi-janvier 1940.



De gauche à droite :

Nguyen Tinh, ZA0 666, né en 1912, originaire de Quang Ngai (Annam), arrivé en mars 1940.

Tran Van Thiet, ZAk 6, né en 1922, originaire de Thua Thiën (Annam), arrivé en janvier 1940.

Dang Phu, ZA0 733, né en 1915, originaire de Binh Lon (Annam), arrivé en avril 1940.

Nguyen Nghich, ZAa 281, né en 1916, originaire de Binh Dinh (Annam), arrivé en mars 1940.



Groupe de théâtre ou de musique, sud de la France, avant 1948.

Mai Nhu Khai, le premier à partir de la gauche, aurait fait partie d'un groupe de théâtre. Dixième à partir de la gauche : Nguyen Xuan Nam. Plusieurs photos avec les mêmes acteurs et musiciens (en partie), ont été trouvées dans diverses collections familiales.



Au moment de leur recrutement en Indochine, chaque requis est photographié et reçoit un matricule qui permet à l'administration coloniale de l'identifier sans risque d'erreur. Le Z majuscule indique l'Indochine française. La lettre majuscule suivante indique la région d'origine : Co pour Cochinchine, T pour Tonkin, A pour Annam, CA pour Cambodge. Les lettres minuscules indiquent la province d'origine, sans lien orthographique : « b », par exemple, désigne la province de Phu Yen en Annam et « j » la province de Haiduong au Tonkin. Le numéro correspond à l'ordre de recrutement par province. Les photographies de face et de profil sont ensuite collées dans un livret individuel que le requis doit conserver tout au long de son séjour en France.



▲ Repiquage de riz en Camargue, printemps 1942.

Face au risque de pénurie alimentaire qui menace la France, le gouvernement de Vichy passe un contrat avec une quinzaine de propriétaires camarguais – dont Pierre Dulac, maire pétainiste d'Arles. L'État fournit la main-d'œuvre indochinoise et les semences, achetées à l'Italie. Les Camarguais fournissent les parcelles et s'engagent à vendre une partie de la récolte au prix fixé par le Ravitaillement général, le service du ministère de l'Agriculture qui approvisionne ensuite les commerçants. La première récolte a lieu en septembre 1942. 500 TI participent ainsi à la naissance du riz français. Des tentatives de faire pousser un riz consommable en Camargue avaient été déjà entreprises, sans succès.

►► Tuteurage de tomates, mai 1942, à Lattes, Hérault (AD Hérault, 370 W 41).

Sous le contrôle de la préfecture de l'Hérault, la Coopérative départementale des cultures vivrières emploie trois compagnies à Lattes, près de Montpellier. Fèves, petits pois, betteraves et tomates sont cultivés entre 1942 et 1945. Les TI sont casernés dans des baraques ou des granges fournies par les exploitants agricoles rattachés à la coopérative.

► Forestage à La Ferté-sur-Grosne (commune de Saint-Ambreuil), en Saône-et-Loire, vers 1943.

Dès 1941, les travaux de forestage constituent une des activités importantes des ONS indochinois. Le bois est transformé en charbon, qui fournit le gaz utilisé pour les moteurs à gazogène. Après la guerre, **Pham Van Nhân**, auteur de cette belle série de photos de forestage, deviendra cinéaste.





▲ Accueil de la délégation parlementaire vietnamienne, au pied du grand escalier de la gare Saint-Charles, à Marseille, 5 mai 1946. Pancarte du fond : « Bienvenue aux parlementaires vietnamiens. »

Deux mois avant le président Ho Chi Minh, une délégation de dix parlementaires menée par Pham Van Dong, vice-président du Comité permanent de l'Assemblée nationale du Vietnam (il deviendra ensuite Premier ministre), arrive en France en avril 1946, en vue de préparer ce qui deviendra la conférence de Fontainebleau (6 juillet–1^{er} août–12 sept.). En attendant, Pham Van Dong en profite pour rencontrer ses compatriotes. Accompagné de deux membres de sa délégation, et de quelques militants, il arrive à Marseille le matin, après une nuit dans le train. Le groupe s'offre un peu de repos et une collation dans un restaurant vietnamien de Marseille, avant de se faire conduire au camp de Mazargues, boulevard Michelet, en début d'après-midi.

► Défilé du 1^{er} mai 1946 à Marseille. Indications manuscrites en bas de la photo ici recadrée : V.T. / 1^{er} mai 1946 / 85.

Le 2 septembre 1945, Ho Chi Minh proclame à Hanoi l'indépendance du Vietnam. Le même mois, les premières unités du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO), menées par le général Leclerc, débarquent à Saïgon et entreprennent la reconquête de la moitié sud de la péninsule. En mars 1946, la France reconnaît la République démocratique du Vietnam comme un État libre mais à l'intérieur de l'Union française, nouveau cadre institutionnel colonial. Parmi les TI en France, le débat se fait sentir. Certains, influencés par les militants trotskistes (comme sur cette photo, semble-t-il), veulent pousser Ho Chi Minh à rester intransigeant vis-à-vis de la France et à réclamer l'« indépendance complète du Vietnam ». La deuxième partie du slogan, « gage de l'amitié franco-vietnamienne », cherche à atténuer l'intransigeance de la première. On peut aussi y percevoir l'ombre d'une menace : si nous n'obtenons cette indépendance, il y aura conflit.

► Allocution d'Ho Chi Minh dans le camp de Mazargues, 17 septembre 1946.

Reconnu président d'un pays « associé » à la France, il est reçu à Marseille par les plus hautes autorités – qui, à ce moment-là, sont communistes. Le président du conseil municipal et député communiste Jean Cristofol est représenté par sa vice-présidente, l'ancienne résistante Lucia Tichadou. Sont présents aussi Lucien Molino, secrétaire général départemental de la CGT, un représentant du préfet et un représentant des autorités militaires de la ville. Sur la photo, assis derrière le président, il s'agit peut-être de Dang Phuc Thong, ingénieur des Travaux publics francophone, qui fut commissaire aux Communications dans le gouvernement vietminh de l'Annam.





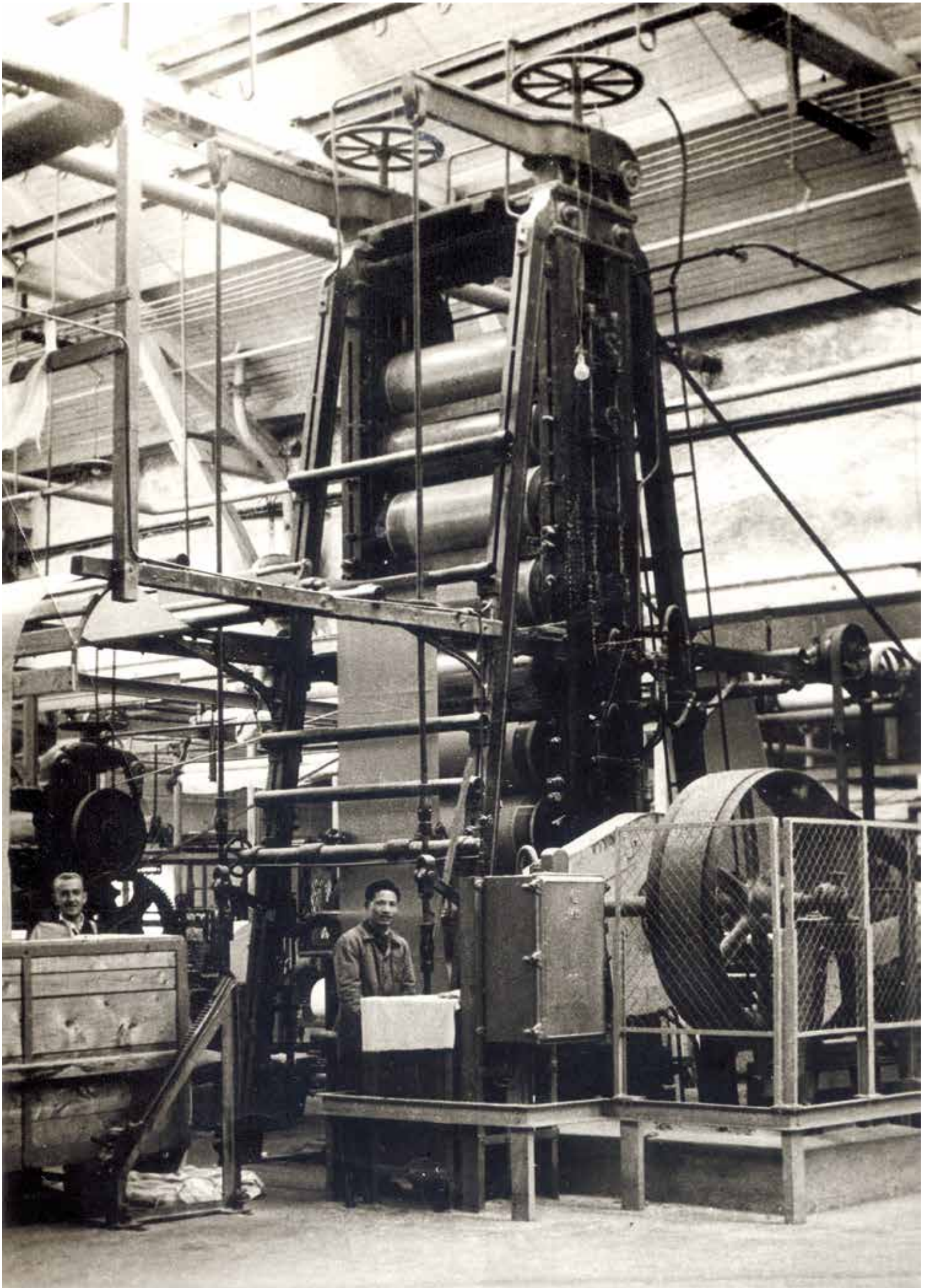
Tran Van Kiem avec des ouvriers lorrains, vers 1950-1960, lieu non identifié.

APERÇU DE LA SITUATION ÉCONOMIQUE ET MIGRATOIRE EN LORRAINE DANS L'IMMÉDIAT APRÈS-GUERRE

À partir de 1945, trois zones sont choisies afin de disperser ces hommes sur le territoire métropolitain : Lyon, Grenoble, et l'espace de l'actuelle région Grand Est – un espace comprenant, outre la Lorraine, le territoire de Belfort, la Champagne et le Doubs, où se trouvent les usines Peugeot. Ces zones possédant un fort potentiel économique, il s'agit autant de trouver un emploi aux TI qu'à les former dans des centres d'apprentissage. Au 1^{er} janvier 1947, les 11 080 TI sous contrôle de la DTI (un certain nombre a déjà déserté) se répartissent ainsi : région de Lyon (dont Grenoble) : 2 500 ; région de Bergerac : 2 555 ; région de Toulouse : 1 570 ; région de Marseille : 3 470 ; Est de la France (actuel Grand Est) : 785 ; Paris : 200. L'envoi de ces hommes dans des régions à forte densité industrielle a-t-il répondu à une demande des entreprises concernées, ou (plus vraisemblablement) à une stratégie d'éloignement et de rentabilité de la part de la DTI ?

Dans l'état actuel des recherches, il est encore difficile de répondre précisément à cette question. On sait en revanche que beaucoup de TI n'étaient pas favorables à s'éloigner de Marseille, craignant de « rater » le bateau qui les ramènerait enfin dans leur pays. En février 1948, alors que des bateaux sont disponibles à Marseille, les TI d'Épinal sont interrogés pour savoir s'ils veulent rester en France ou être rapatriés : 441 répondent vouloir rentrer au Vietnam, contre 4 qui désirent rester. À ce moment-là, des archives mentionnent l'irritation de certains employeurs lorrains à voir partir cette main-d'œuvre dont ils ont besoin. La pression des patrons lorrains retardera certainement de deux années le rapatriement de ces hommes. Et permettra à certains d'entre eux de prendre racine dans cette terre de Lorraine dans laquelle ils n'avaient jamais envisagé de s'installer, et encore moins de fonder une famille.

Pierre Daum



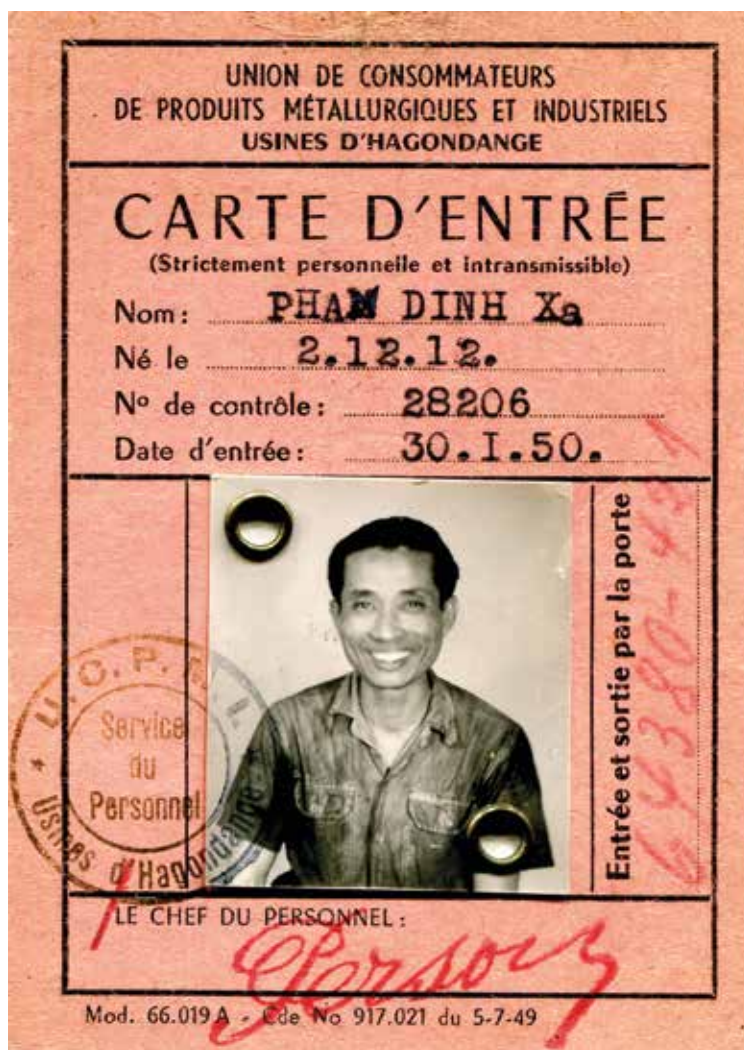
Dau Van Dao à l'usine de la Blanchisserie et teinturerie de Thaon-les-Vosges (BTT), dans les années 1950. Il était coltineur, c'est-à-dire qu'il chargeait le coton dans les machines.

Xa fut le 783^e recruté de ce bureau, qui délivra un total de 1 264 matricules – ce qui en fait le bureau le plus performant du Tonkin. Le jour même, quelques heures avant Xa, dans ce même bureau de Haiduong, un homme du même âge (27 ans), originaire du village de Dao Xa, s'était vu attribuer le matricule Ztj 668 : Tran Van Kiem. Quelques minutes auparavant, un troisième homme venait de se faire enregistrer : originaire du village de Cao Xa Binh, Vu Van Suong, 23 ans, marié sans enfant, reçoit le matricule Ztj 650. À partir de ce jour-là, les trois hommes ne se quitteront plus. [...] Fin octobre, quelques jours avant le départ des requis du camp de Haiduong en direction du port de Haiphong, Ut parcourt plusieurs kilomètres afin de rendre une dernière visite à son mari. On lui refuse l'entrée du camp, le couple se parle à travers le grillage. Xa emballe dans un bout de tissu les dix piastres qu'on lui a remises et les lance à Ut par-dessus la clôture. Ce sera la dernière image qu'il conservera de sa femme, avant de la revoir, presque cinquante ans plus tard, lors du seul voyage qu'il entreprendra au Vietnam depuis son arrivée en France. [...]

Xa habite alors à la Cantine Vitry à Clouange, ville voisine de Rombas. Par « cantine », il faut entendre une sorte de foyer d'ouvriers célibataires, ancêtres des Sonacotra, dans lequel chacun dispose d'une chambrette. Début janvier, une offre plus intéressante se présente à lui : son copain Kiem lui signale que l'usine de l'UCPMI (Union des consommateurs de produits métallurgiques et industriels), à Hagondange, cherche de la main-d'œuvre. Lui-même y travaille comme ajusteur depuis six mois – grâce à cet emploi, Kiem avait lui aussi obtenu sa levée de réquisition. Le 30 janvier 1950, Xa embauche à l'UCPMI d'Hagondange, située à 8 km à l'est de Clouange. Il y restera vingt-trois années, jusqu'à son départ à la retraite anticipée, en 1972, à l'âge de soixante ans. Suong marche dans les pas de ses copains : il suit le même stage de maçon briqueteur au CFPA de Chambière, obtient sa levée de réquisition le même jour que Xa, se fait embaucher à Rombas, etc. Seule différence : il travaille quelques mois de plus à Rombas et entre à l'UCPMI fin juillet 1950, six mois après Xa. Il en sortira vingt-six ans plus tard, en 1976, dans sa soixantième année lui aussi. Quant à Kiem, il partira à la retraite en 1974. Cette décision de rester en France, à quel moment l'ont-ils prise ?

Pierre Daum





Carte d'employé de Phan Dinh Xa à l'UCPMI, établie probablement au moment de son embauche, en janvier 1950. Il a toutes les raisons de sourire en y entrant : il a trouvé une place dans un foyer à Clouange le même mois et a obtenu sa levée de réquisition neuf mois plus tôt. L'UCPMI était une coopérative de sociétés actionnaires, dont Renault, spécialisée dans les produits longs de la sidérurgie (poutres, rails, piquets, etc.). L'usine principale, où Xa a travaillé jusqu'à sa retraite en 1972, était située à Hagondange en Moselle.

◀ Certificat de Phan Dinh Xa délivré par le centre d'apprentissage de Marseille, 1^{er} juillet 1947. L'École libre de métiers ouvre en 1933 pour offrir un enseignement dans deux sections, bois et fer. Catholique, l'école « libre » est à l'origine indépendante du diocèse qui lui prête des bâtiments au fond d'une cour. En 1942, l'atelier d'ajustage est construit, une section électricité ainsi qu'une classe de dessin industriel sont ouvertes. En 1946, treize centres d'apprentissage forment les TI à Marseille. À partir de janvier 1947, tous les ouvriers qui en font la demande à la DTI peuvent, dans la limite des places disponibles, être admis en formation professionnelle. La traduction du certificat en vietnamien laisse entendre que certains centres entretenaient des liens étroits avec la DTI. On peut aussi considérer qu'à ce moment-là, l'objectif de la DTI était de former des ouvriers destinés à favoriser l'industrialisation de l'Indochine.

VEUVES DE « TRAVAILLEURS INDOCHINOIS » RÉCITS DE FEMMES LORRAINES

ALBUMS DE FAMILLE

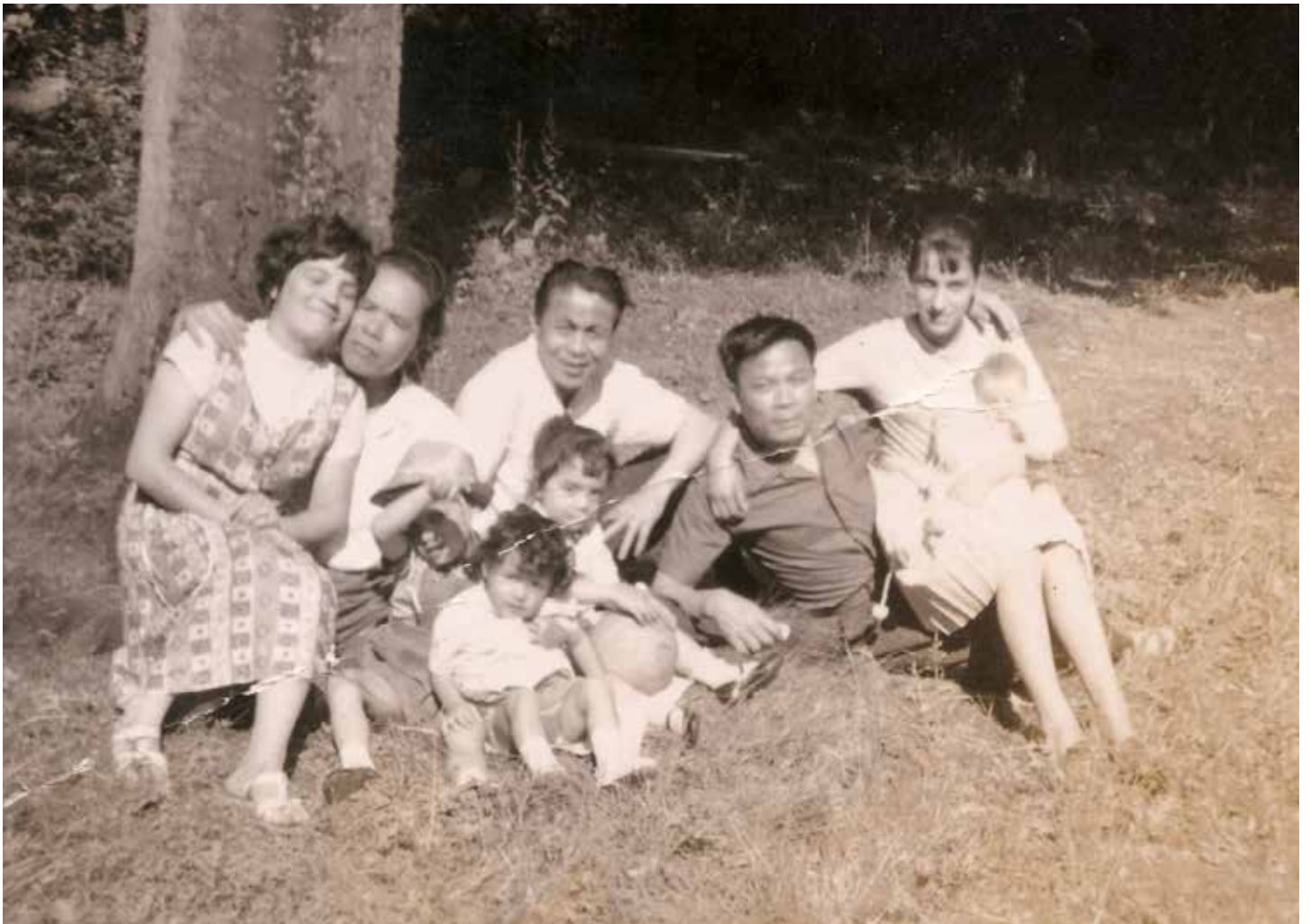


Marie-Louise, Tam et leur premier enfant en 1950. En avril 1950, Tam est soudeur à l'entretien des hauts fourneaux de la SMK. Il habite au centre ouvrier de Fontoy (Moselle) en décembre 1950. Ils se marient en février 1951.

Marie-Louise

Quand ils sont arrivés, tout le monde avait peur d'eux, ils disaient que c'était des coupeurs de têtes. [...] Je m'entendais vraiment bien avec eux. J'étais la seule qui les appelait en vietnamien [leurs prénoms]. Quand c'était des fêtes comme le nouvel an vietnamien, le commandant me préparait une gamelle avec du manger, du riz. Et moi je ne suis pas fanatique de riz. Nous on était des Lorrains, c'était la pomme de terre. Ils étaient 80. Il y avait le Chanh, le Thuy, le père Tam, le mongol, le gros Nhàn, Phan Nhàn, y'en avait tellement, j'ai oublié. Ils ont été obligés de repartir. Je m'avais attachée à eux. J'ai dit : « Vous allez pas partir hein, et nous laisser ici ? » C'est quand même dommage, ils ont toujours été gentils avec nous. Et quand c'était la fête du Têt, tout le monde venait, tout le monde est curieux pour le manger. [...] Quand on les a fait partir d'ici, on leur a dit qu'ils repartaient tous chez eux à la maison. On les a emmenés avec des camions comme les Allemands ont fait. [...]

Ma fille est née en 1950 pour qu'il reste ici. « Si tu le maries, t'auras un bébé. Tu le sauves. » Il y en a plusieurs qui ont fait ça. J'avais pas tout à fait dix-huit ans. Il s'est fait naturaliser français et il est resté vietnamien, il a gardé les deux nationalités. J'ai dit : « T'es catholique ? » Il a dit oui. Alors là j'ai jeté un cri : « Il est catholique, monsieur le curé ! » [...] Je me suis mariée avec le père Tam. Comme j'étais pauvre, on s'est mariés à 7 heures du matin à l'église. Le curé, c'était comme ça, fallait payer, hein. Moi j'avais pas de sous, lui il avait pas beaucoup de paie, parce que ça faisait pas longtemps qu'il travaillait à l'usine alors on n'avait pas d'argent. Alors il fallait se marier à 7 heures du matin, comme ça on paie pas. À huit heures c'est autre chose. On avait tous les deux un costume bleu marine. On a fait faire par un tailleur. On a seulement voulu avoir quelque chose de bien. Alors on a mis chacun pour un costume. On a été habiter à la cantine dans une mansarde. Avec une pièce, pas d'eau. Pas de chauffage, rien. Y'avait pas de WC, y'avait rien.



Catherine Adler et sa sœur Françoise entourent trois ouvriers vietnamiens et des enfants. Lorraine, début des années 1960.
De gauche à droite : Catherine Adler, Pham Dinh Quan, Jeannot (de Metz, dont le nom de famille est aujourd'hui oublié), Nguyen Nhon, sa compagne Françoise et leur bébé. Au centre, deux des enfants de Catherine, Patrice aux cheveux ondulés et Didier avec un ballon. L'enfant qui porte un chapeau n'a pas été identifié.

Catherine

Je suis née à Amnéville, en Lorraine. Je suis l'aînée, sur dix enfants. Nous sommes sept sœurs, et sur les sept, on est cinq à s'être mariées avec des Vietnamiens.

C'est moi qui ai commencé, et les autres ont continué [rires]! [...]

Un jour, Chanh a emmené un copain à lui chez mes parents, Khai, mon futur mari. Khai est venu avec sa guitare, il a joué. Ensuite, il est venu tout seul. Il nous a demandé si on aimait le repas vietnamien. Nous, on connaissait pas! On a dit : « Oui, on veut bien goûter. » Et le week-end d'après, il est revenu avec des vermicelles, il a fait à manger chez mes parents. On a mangé tous ensemble, ça nous a bien goûtés. Tous les week-end, il est revenu. Bon, à la longue, on s'est attaché. Et puis un jour, de but en blanc, je suis partie, je suis allée habiter chez lui. C'est moi qui voulais partir. Khai, il n'avait rien demandé, mais il était content, pardi! [...]

Mais s'ils avaient pu choisir, les enfants auraient tous pris la nationalité du père. Ils auraient préféré être vietnamiens. Ils adoraient leur père. Faut dire qu'il était gentil aussi, il était sympa. Il râlait un petit peu comme tout le monde, mais c'était vraiment un homme tranquille. À la maison, c'est lui qui faisait tout le temps la cuisine. Moi, j'invitais douze, treize personnes, c'est lui qui faisait la popote. Et après, il faisait même la vaisselle! Avec un petit rien ils font la popote, eux! Le soir aussi, avec les enfants, c'était toujours lui! Il aimait bien. C'était un mari du tonnerre! Du tonnerre !

Lina (et sa famille Michelle)

On était tous pauvres, personne n'avait de maison, on prenait tous à crédit. On faisait livrer, le vendeur nous marquait, en fin de mois y'avait les allocations, on payait, et c'était reparti! En fait, on était heureux comme tout! Les gens se parlaient, c'était gai, on se mettait sur les escaliers, qu'est-ce qu'on a pu rigoler! [...]

Il a dit qu'il était venu en France à la place de son frère, parce que son frère était marié et qu'il avait des enfants. C'est ce qu'il m'a dit, il m'a dit qu'il était instituteur. Il aimait bien se montrer lui, toujours bien habillé. Il me disait : « Ça fait rien si on n'a pas beaucoup à manger à la maison, pourvu qu'on soit beaux quand on sort! » [...]

Il avait aussi un ami algérien, sa femme je sais plus ce qu'elle était, ils venaient chez nous, c'était bien, y'avait pas de problème. Et puis des Tunisiens, aussi. [...]

Le F4, à l'époque, il coûtait 5 ou 7 millions. Je l'aurais bien acheté vu le nombre de gosses, mais mon mari, il savait pas bricoler. D'autant qu'il avait pas un gros salaire. Il travaillait que du matin, il était égoutier. C'était toujours lui qui descendait dans les égouts, parce qu'il était pas gros, soi-disant! [...]

De son arrivée en France, je sais rien. Mais que c'était pas pour faire la guerre. Soi disant qu'ils ont été enrôlés dans des usines d'armement, mais je sais pas moi! [...]

Sur son passé, mon père racontait de temps en temps des petites bribes, des petites histoires de quand il était jeune. Parfois, il pleurait de rire, et pourtant, c'était des trucs tristes! Par exemple, quand ils sont arrivés, je sais plus combien de temps ils ont passé sur le bateau, mais c'était très long. Quelqu'un lui avait dit qu'en France les dents étaient blanches et eux, apparemment, quand on était un peu aisés au Vietnam, on se teignait les dents en noir. Je sais pas si c'est vrai, peut-être qu'il voulait se donner un rôle, une position sociale, comme quoi son père était maire du village... Bref, tout au long de la traversée, il s'était abîmé toutes les dents à les gratter avec un petit morceau de miroir. [...]

Peut-être que y'avait des trucs qu'il voulait cacher. Par exemple, j'ai jamais su qu'il était marié! Faut voir quand il s'est mis à aller là-haut [au Vietnam]! Il partait la valise pleine, il revenait, y'avait plus rien. La dernière fois qu'il a été, il m'a dit : « J'ai vu ma femme »! Moi j'ai ri, je lui dis : « Si tu crois que je suis jalouse, tu peux courir! » Je croyais que c'était pas vrai, mais en fait c'était vrai! C'est plus tard, j'ai retrouvé des papiers, c'était marqué qu'il était marié, mais sans enfant.



Travailleurs vietnamiens dans « le village nègre » de Thaon-les-Vosges. Devenus ouvriers à l'usine, ces anciens paysans vietnamiens continuent de cultiver la terre, compensant leur maigre salaire par une production vivrière destinée à nourrir leur famille. Debout à droite en chemise blanche, Dao Cap ; au centre avec une cigarette, Nguyen Van Tho, marié avec Simone, une Lorraine ; à gauche avec un chapeau, un célibataire, peut-être Tran Van Bong. Assis, à droite versant le vin, Vo Kinh ; à gauche le verre tendu, Dau Van Dao.



Repas du dimanche organisé par Dau Van Dao (au fond à gauche, en bout de table, la main sur le menton) et ses camarades vietnamiens de la BTT, début des années 1960. La photo est vraisemblablement prise à l'intérieur du baraquement de Thaon-les-Vosges. On reconnaît, à gauche de Dau Van Dao, sa belle-mère, Marthe Marie Gérard (aux lunettes et cheveux blancs) ainsi que sa femme (visage coupé au premier plan), Mathilde Gérard.



Ouvriers dans le baraquement indochinois sur le plateau de la Cidrerie à Thaon-les-Vosges, 1969-1970. Construit en 1950 dans « le village nègre », le baraquement « indochinois » comportait un dortoir de treize lits, doté d'un poêle, un bloc sanitaire et une cuisine. Avec quinze mètres de long sur six mètres de largeur extérieure, sa taille est inférieure à celle des autres baraquements. En 1969, des factures d'eau attestent de la présence de cinq Vietnamiens sur le plateau de la Cidrerie. Au-dessus de la télévision, on aperçoit l'autel des ancêtres. Vietnamiens, Maghrébins et Italiens partageaient leurs soirées.



Vendanges à Pomérols, dans l'Hérault, septembre 1942.

Pham Van Nhat (en cravate au centre de la photo) appartient au groupe restreint des interprètes – ceux-ci représentent moins de 5 % des 20 000 TI. Outre le prestige d'une position supérieure par rapport à leurs compatriotes, la maîtrise de la langue française permet aux plus audacieux d'engager des relations avec les jeunes françaises rencontrées au travail ou dans les villages aux abords des camps.

AMOURS « MIXTES » FRANCO-VIETNAMIENNES EN SITUATION COLONIALE

En Indochine française, les relations entre les hommes français et les femmes vietnamiennes étaient extrêmement fréquentes, voire généralisées, puisque le concubinage apparaissait presque comme automatique chez les militaires. Mais pratiquement aucun Français n'épousait une Vietnamiennne, c'était interdit. [...] Ils savaient que ramener une femme d'Indochine dans leur patelin en Bretagne, ce n'était même pas pensable. Quant aux enfants métis non plus. C'était vraiment une parenthèse. [...]

Très vite, la question des métis est devenue un vrai problème, débattu par le gouvernement. Ils ne pouvaient pas avoir la nationalité française tant qu'ils n'étaient pas reconnus par leur père, ils étaient comme les autres Vietnamiens, sujets ou protégés. Comment est-ce que ces gens, de sang français, pouvaient-ils être de statut indigène ? Ce qui signifiait qu'ils ne pouvaient pas aller dans les mêmes écoles, ni occuper les mêmes emplois, etc. C'était aussi un problème moral. En 1926, un décret a permis aux métis d'être français. Il suffisait qu'un médecin ou un témoin dise : « Oui, j'ai connu son père, on était dans le même régiment », il signait une déclaration et cet enfant était reconnu français. [...]

Au lycée à Hanoi, les adolescents français et les enfants de l'élite vietnamienne fréquentaient les mêmes classes. Mais il n'y

avait pratiquement pas de liens de camaraderie entre ces deux groupes. Il ne serait jamais venu à l'idée d'une fille française de tomber amoureuse d'un des élèves vietnamiens. Inversement, les Vietnamiens ne projetaient aucun sentiment amoureux ni désir sur ces filles, parce que l'interdit avait fini par être complètement intégré. L'école reflétait une société coloniale dans laquelle les Vietnamiens n'avaient que peu de rapports avec les Français, sinon de hiérarchie, de domestiques à patrons. Ils ne fréquentaient pas les mêmes lieux de sociabilité, n'allaient pas les mêmes cafés, ne côtoyaient pas les mêmes personnes. Les relations d'amitié n'existaient pas. [...] Ce contexte a fortement façonné les esprits, et les Indochinois qui arrivent en France en 1939-1940 débarquent avec ces idées-là, cette vision des relations entre sexes et catégories sociales : les hommes blancs sont des intouchables, les femmes plus encore. Le rapport aux femmes de France est passé par là, par cette espèce de bonheur de pouvoir connaître des relations vraies, affectives, sentimentales, sexuelles, alors que ces choses-là étaient impossibles, et même impensables dans le pays d'origine. [...] Et le racisme, me direz-vous ? Bien sûr qu'il existait en métropole, mais il n'avait pas ce caractère *racialiste* et infranchissable qu'il revêtait en Indochine. Dans cette France



Trois enfants des cinq enfants Pham Dinh sur l'esplanade de Metz en 1959. De gauche à droite : Jean-Louis (né en 1955), Daniel (1954) et Alain (1956).

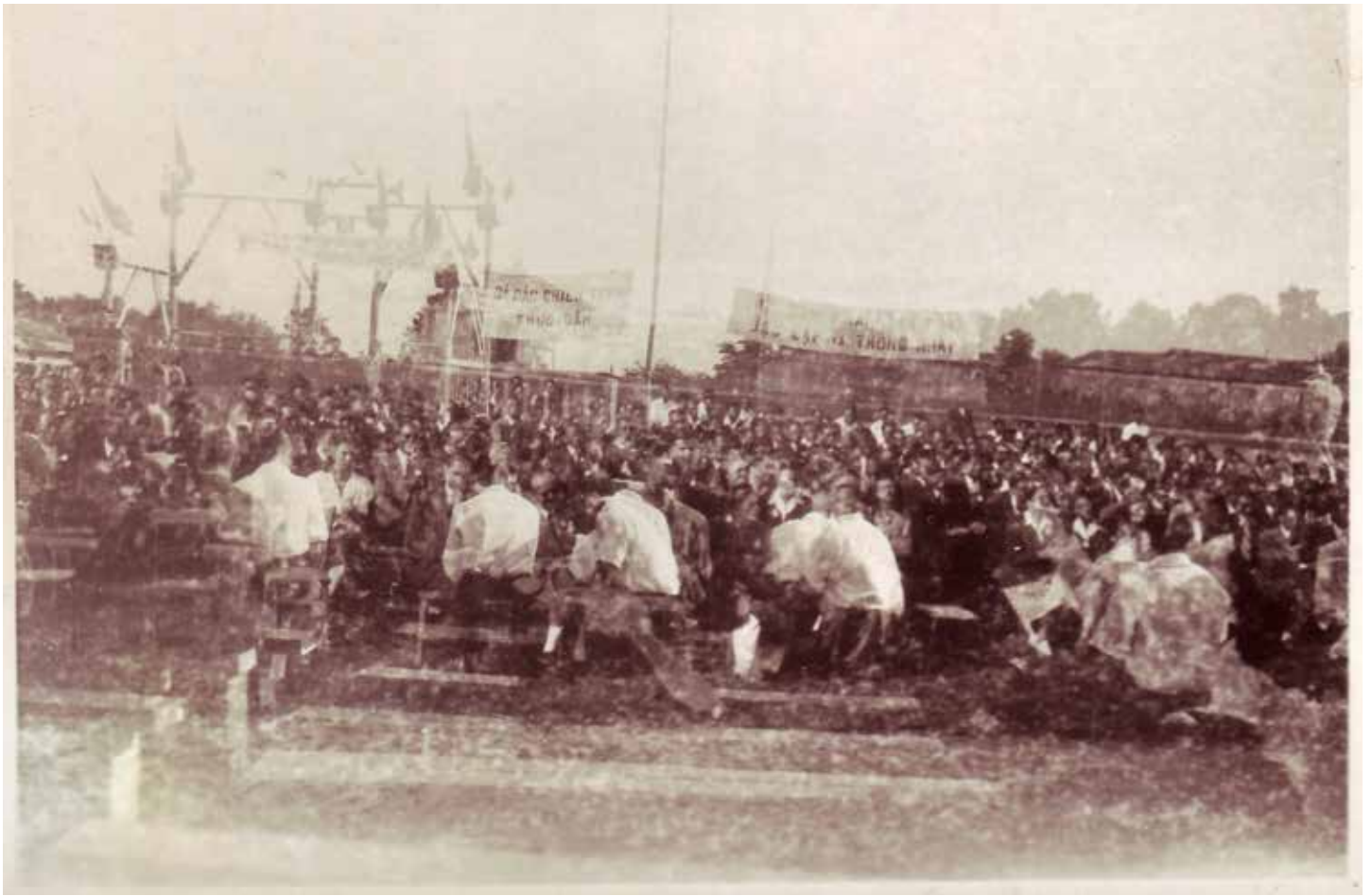
coloniale, quelques clichés circulent sur les « Annamites » et autres « Chinois ». [...]

Pour les « travailleurs indochinois » arrivés en 1939 et restés en France, dont beaucoup avaient trouvé une compagne, et même fait des enfants, un dilemme se pose : peuvent-ils abandonner cette famille ou doivent-ils l'embarquer dans ce retour au pays ? Les femmes françaises vont-elles pouvoir s'intégrer dans ce milieu culturel si différent de ce qu'elles connaissent, les hommes pourront-ils trouver un emploi qui permette à la famille de ne pas subir un trop grand décrochement social et économique ? Que pourraient-elles devenir dans un pays avec des normes culturelles inconnues et des ressources financières réduites ? Comment ces familles seront-elles perçues par la société française coloniale et par la société « annamite » ? Le cas de Le Dinh Ta et de Suzanne illustre bien cette déchirure. [...] Leurs difficultés n'étaient pas que matérielles : Ta souffrait profondément de son exil. Son pays, sa famille lui manquaient atrocement. Jamais sans doute, il n'avait imaginé de ne pas rentrer au pays. Mais l'attachement à sa femme et ses enfants, à l'univers affectif qu'il avait fondé en France, et le sentiment de responsabilité qu'il ressentait faisaient qu'il imaginait encore moins pouvoir les abandonner. Ce déchirement était très

douloureux. Il ne pensa sans doute pas non plus à les emmener en Indochine, sachant parfaitement à quoi il les exposerait. Il souffrait donc en silence, enfermé dans une douleur inexprimable, verrouillé par un conflit de loyauté insoluble. Quelle que soit la décision qu'il prit, il se sentait déloyal. Déloyal envers sa patrie, dont il ne rejoignait pas les patriotes dans leur lutte pour l'indépendance, déloyal envers ses aînés qui vieillissaient au loin. Il échangeait une correspondance suivie avec sa famille indochinoise et envoyait de l'argent, ce qui suscitait la jalousie de Suzanne. [...] Ayant cessé de travailler, Suzanne avait perdu son environnement social et, isolée, elle souffrait aussi d'un sentiment d'infériorité en raison de son faible niveau d'études. Cette situation n'est pas rare, beaucoup d'ONS restés en France souffraient de douloureuse nostalgie, sans forcément atteindre de tels excès mais parmi les épouses, nombreuses furent celles qui redoutaient que leur mari ne finisse par les quitter pour un retour à leurs liens d'origine.

Dominique Rolland

Sur cette question, Dominique Rolland a écrit *De sang mêlé, chroniques du métissage en Indochine* (Elytis, 2006)



INTIMES ÉTRANGERS

Je m'attache à ce qu'on écoute les témoins intensément. Chaque récit secrète ses propres interrogations. Comment faire pour que leur silence ne perde pas toute sa beauté? Comment faire pour que ce qu'ils ne savent pas ne les désavantage pas? Parler des époux et des pères pose un problème de taille : filmer des absents, ici, c'est filmer leurs traces. Depuis 1939-1940, aventures et vicissitudes furent leur lot. Quitte à me casser les dents, je tiens à introduire dans le film des archives administratives. Rien n'est plus ingrat que des fantômes avec peu de traces et des documents écrits à l'image. [...]

Que provoquent en nous les photos de familles? Pourquoi nous touchent-elles? Nous reconnaissons ici un papier peint, là une coiffure ou le tissu d'un pantalon. Nous voyons par association d'idées. Les êtres aimés, les enfants qui grandissent, les événements d'une vie (un mariage, une communion), les lieux de vacances, tout ce qu'on retrouve dans la photographie amateur avec une forte charge affective. Ces photos apparaissent aussi personnelles que collectives. Chaque vie est singulière et toutes ces vies se ressemblent. [...]

Je me suis mise à regarder les photographies. D'abord de loin, dans leur flottement. Puis de près, à la loupe. Les indications au

verso, plutôt rares, ajoutent à leur mystère. J'ai voulu documenter les photos à caractère politique et en mesurer la portée. J'ai commencé à les relier entre elles pour essayer de les dater. Quelques images de rassemblements comportent des inscriptions gravées à la main sur le négatif, celles du 21 avril 1946 par exemple. Les rebondissements politiques, complexes, ont été fixés sur la pellicule. Comme si chacune des phases devait être cruciale. Chaque photographie fonctionne comme un sablier. Elle met l'histoire en suspens. Il suffit de regarder ces photos, même les plus mauvaises, pour y voir le désir d'indépendance. Ces images, je les vis au présent. Même si ce présent a déjà été joué, je pars de ce que je vois sur celles de 1946 : les Vietnamiens demandent qu'on réponde à la logique de leur désir. Une sorte de base, de noyau dur, est constituée. On devine l'apprentissage collectif des gestes politiques par une grande masse. Avec l'expression d'une vitalité comme on la voit rarement, ces hommes sont incroyablement tendus. Ils découvrent le monde avec un regard neuf. Il y a une possibilité d'embrasement. C'est une lame de fond existentielle au-delà des slogans utilisés. Un refus de faiblir devant qui que ce soit. Le face-à-face est incarné.

Ysé Tran

▲ Deux des trois slogans sont lisibles : « À bas la guerre colonialiste », « Le Vietnam doit être complètement indépendant et unifié. » La troisième banderole laisse entrevoir le seul terme « République démocratique du Vietnam ». Au-delà du sens, l'effet de condensation et de sédimentation produit un court-circuit d'impressions. De façon involontaire certainement, cette image dit surtout la fragilité des moyens pour monumentaliser ces instants.